

LE LIVRE NOIR DE LA PSYCHANALYSE

VIVRE, PENSER ET ALLER MIEUX
SANS FREUD

sous la direction de Catherine Meyer

avec

Mikkel Borch-Jacobsen

Jean Cottraux

Didier Pleux

Jacques Van Rillaer

les arènes

Secrétariat d'édition : Violaine Girard, Roman Perrusset.
Révision des textes : Marceau Piana.
Mise en page : Placid.
Composition : Sylvain Courbon.

Impression réalisée par BUSSIÈRE
GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en août 2005

ISBN 2-912485-88-6
N° d'impression : 053042/4
Dépôt légal : septembre 2005

Imprimé en France

Table des matières

Pourquoi un livre noir de la psychanalyse ?	7
Les auteurs	14

PREMIÈRE PARTIE

LA FACE CACHÉE DE L'HISTOIRE FREUDIENNE

Mythes et légendes de la psychanalyse

Il était une fois (<i>Mikkel Borch-Jacobsen</i>)	21
La vérité sur le cas de Mlle Anna O. (<i>Mikkel Borch-Jacobsen</i>)	25
La « théorie de la séduction » : un mythe pour notre temps (<i>Allen Esterson</i>)	33
La « théorie de la séduction » : une idée qui n'a pas marché (<i>Entretien avec Han Israëls</i>)	39
Freud était-il un menteur ? (<i>Entretien avec Frank Cioffi et Allen Esterson</i>)	43
Freud recycleur : cryptobiologie et pseudoscience (<i>Entretien avec Frank Sulloway</i>)	49 ✓

Les fausses guérisons

Freud cocaïnothérapeute (<i>Han Israëls</i>)	67
Le médecin imaginaire (<i>Mikkel Borch-Jacobsen</i>)	72
Qui a peur de l'Homme aux loups ? (<i>Frank Sulloway</i>)	81 ✓
L'analyse interminable ou comment ne pas guérir pour de mauvaises raisons (<i>Entretien avec Isabelle Stengers</i>)	87

La fabrication des données psychanalytiques

Schreber et son père (<i>Frank Sulloway</i>)	91 ✓
L'Homme aux rats comme vitrine de la psychanalyse (<i>Frank Sulloway</i>)	95 ✓
Un citoyen au-dessus de tout soupçon (<i>Mikkel Borch-Jacobsen</i>)	101
L'homme au vautour : Freud et Léonard de Vinci (<i>Han Israëls</i>)	114

L'éthique de la psychanalyse ?

Freud, lucre et abus de faiblesse (<i>Peter J. Swales</i>)	127
--	-----

VENONS-EN AU TROISIÈME ÉPISODE DE LA LÉGENDE DORÉE DE LA PSYCHANALYSE. D'APRÈS CELLE-CI, C'EST GRÂCE À SON AUTOANALYSE QUE FREUD AURAIT FINALEMENT PERCÉ L'INAVOUABLE SECRET ŒDIPIEN QUI SE CACHAIT DERRIÈRE LES RÉCITS DE SÉDUCTION DE SES PATIENTES, OUVRANT AINSI LA VOIE À LA DÉCOUVERTE SENSATIONNELLE DE LA SEXUALITÉ INFANTILE ET DÉLAISSANT UNE FOIS POUR TOUTES LES SPÉCULATIONS BIOGÉNÉTIQUES DE SON AMI FLIESS AU PROFIT D'UNE PSYCHOLOGIE RÉSOLUMENT BASÉE SUR L'OBSERVATION ET L'INTERPRÉTATION DU MATÉRIEL CLINIQUE. L'HISTOIRE EST ÉDIFIANTE ET ELLE EST CONFORME À L'IDÉE QUE NOUS NOUS FAISONS SPONTANÉMENT D'UNE « DÉCOUVERTE » SCIENTIFIQUE : D'ABORD LES TÂTONNEMENTS, LES ERRÊURS, LES HYPOTHÈSES JETÉES AU PANIER DES THÉORIES RÉFUTÉES, PUIS LA PERCÉE DÉFINITIVE, INCONTESTABLE, QUI PERMET RÉTROACTIVEMENT DE TOUT EXPLIQUER DE FAÇON SATISFAISANTE. LE PROBLÈME, C'EST QUE CETTE HISTOIRE EST FAUSSE.

À PEU PRÈS À L'ÉPOQUE OÙ CIOFFI METTAIT EN LUMIÈRE LES CONTRADICTIONS ENTRE LES ARTICLES DE FREUD SUR LA THÉORIE DE LA SÉDUCTION ET SES RÉCAPITULATIONS HISTORIQUES ULTÉRIEURES (DANS LES ANNÉES 1970), UN JEUNE ÉTUDIANT EN HISTOIRE DES SCIENCES DE HARVARD, FRANK J. SULLOWAY, S'AVISA D'UNE AUTRE BIZARRERIE : DANS SES LETTRES À FLIESS, FREUD PARLAIT DE « ZONES ÉROGÈNES » ORALES ET ANALES DÈS DÉCEMBRE 1896, SOIT NEUF MOIS AVANT LE DÉBUT DE L'AUTOANALYSE DURANT LAQUELLE IL ÉTAIT CENSÉ AVOIR DÉCOUVERT LA SEXUALITÉ INFANTILE ET SON CARACTÈRE « PERVERS POLYMORPHE ». MIEUX ENCORE, CE CONCEPT RENVOYAIT À DES HYPOTHÈSES BIOGÉNÉTIQUES (CELLES DU VULGARISATEUR DE DARWIN, ERNST HAECKEL) QUE FREUD PARTAGEAIT VISIBLEMENT AVEC FLIESS - CE MÊME FLIESS DONT IL ÉTAIT POURTANT CENSÉ S'ÊTRE DÉTACHÉ AU MOMENT DE SON AUTOANALYSE ! LOIN DONC QUE FREUD SOIT TOMBÉ INOPINÉMENT SUR LA SEXUALITÉ INFANTILE AU COURS DE SON AUTOANALYSE

ET DE L'OBSERVATION DE SES PATIENTS (DE SES PATIENTS ADULTES, SOIT DIT EN PASSANT...), IL S'AGISSAIT EN RÉALITÉ D'UNE CONSTRUCTION SPÉCULATIVE ENRACINÉE DANS LA BIOLOGIE ÉVOLUTIONNISTE DE SON TEMPS. FREUD N'AVAIT RIEN « DÉCOUVERT » DU TOUT : IL AVAIT SIMPLEMENT REMPLACÉ UNE THÉORIE TRAUMATIQUE DES NÉVROSES, INSPIRÉE DE CHARCOT ET DE JANET, PAR UNE AUTRE THÉORIE, D'INSPIRATION BIOLOGIQUE ET « FLIESSIENNE ». LA PSYCHANALYSE ÉTAIT, SELON LE TERME DE SULLOWAY, UNE « CRYPTOBIOLOGIE », UNE THÉORIE BIOGÉNÉTIQUE DÉGUISÉE EN PSYCHOLOGIE CLINIQUE POUR EN CACHER LE CARACTÈRE PARFAITEMENT SPÉCULATIF.

POURSUIVANT SES RECHERCHES, SULLOWAY PARVINT À ÉTABLIR QUE TOUS LES PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DE LA THÉORIE FREUDIENNE DE LA SEXUALITÉ – LA « BISEXUALITÉ », LES « ZONES ÉROGÈNES », LA « PERVERSION POLYMORPHE », LA « RÉGRESSION », LA « LIBIDO », LE « REFOULEMENT PRIMAIRE », ETC. – PROVENAIENT EN LIGNE PLUS OU MOINS DIRECTE DE LA SEXOLOGIE DE L'ÉPOQUE (KRAFFT-EBING, ALBERT MOLL, HAVELOCK ELLIS), CE QUI DÉMOLISSAIT DU MÊME COUP LE MYTHE DE L'ISOLEMENT INTELLECTUEL DE FREUD ET DU PRÉTENDU « PURITANISME » DE SES COLLÈGUES. EN 1979, SULLOWAY PUBLIA LE RÉSULTAT DE SES TRAVAUX DANS FREUD, BIOLOGISTE DE L'ESPRIT : AU-DELÀ DE LA LÉGENDE FREUDIENNE²⁷, UN LIVRE D'UNE ÉRUDITION ÉPOUSTOUFLANTE QUI RENOUVELAIT COMPLÈTEMENT LA FAÇON DE COMPRENDRE LA PSYCHANALYSE ET POUR LEQUEL IL REÇUT L'UNE DES FAMEUSES « BOURSES DES GÉNIES » DE LA FONDATION MAC ARTHUR. IL S'EN ENTRETIENT ICI AVEC MIKKEL BORCH-JACOBSEN.

27. F. J. Sulloway, *Freud, Biologist of the Mind : Beyond the Psychoanalytic Legend*, New York, Basic Books, 1979; réédité avec une nouvelle préface par Harvard University Press en 1992; traduit en français par J. Lelaidier sous le titre *Freud, biologiste de l'esprit*, Paris, Fayard, 1981; rééd. 1998.

Freud recycleur : cryptobiologie et pseudoscience

Entretien avec Frank J. Sulloway²⁸

FRANK SULLOWAY EST HISTORIEN DES SCIENCES À L'UNIVERSITÉ BERKELEY (CALIFORNIE).

Pour commencer, laissez-moi vous dire ce qui m'a poussé à écrire un livre sur Freud. J'avais toujours pensé que chacun devrait avoir quelques notions de psychanalyse. Aussi, après avoir obtenu mon diplôme à l'Université de Harvard en 1969, et avant d'entrer en troisième cycle, j'ai décidé de lire la biographie de Freud par Ernest Jones²⁹ et certaines des œuvres majeures de Freud, comme *L'Interprétation des rêves* (1900). Un aspect de la biographie d'Ernest Jones m'a laissé particulièrement perplexe : il n'expliquait jamais vraiment, du moins à la manière d'un historien des sciences, l'origine de certains concepts parmi les plus fondamentaux de la psychanalyse. Ces concepts étaient présentés comme allant de soi. La raison en est que Jones pensait que ces concepts étaient essentiellement vrais, au même titre que la loi de la gravité. Manifestement, il n'est pas vraiment nécessaire d'expliquer

28. Extraits d'un entretien avec M. Borch-Jacobsen, Cambridge, Mass., 19 novembre 1994. Traduit de l'anglais par Marie-Cécile Kovacs.

29. E. Jones, *The Life and Work of Sigmund Freud*, vol. 3, New York, Basic Books, 1953-1957.

en grand détail comment et pourquoi Newton a découvert la gravité, car il est évident qu'elle existe.

Cette démarche ne me satisfaisait pas. De nombreuses hypothèses psychanalytiques, par exemple les notions d'« investissement », de « refoulement organique », de « perversité polymorphe » de l'enfant, ne vont pas de soi, et elles me paraissaient ne pas avoir de « préhistoire » susceptible d'en rendre compte. J'ai donc lu la correspondance de Freud et de son ami et collègue Wilhelm Fliess, dans la version abrégée et censurée qui était disponible à l'époque³⁰. J'ai tout de suite été frappé, dans cette correspondance, par les allusions à ce que Freud appelle les « zones érogènes abandonnées » – l'idée que l'enfant trouverait du plaisir dans des sensations orales et anales, entre autres l'odeur des excréments –, ainsi que par ses remarques selon lesquelles de telles sensations ont des implications phylogénétiques et un rapport avec la « zoophilie ». Je m'aperçus que ces remarques renvoyaient à l'hypothèse de base qui sous-tend la loi biogénétique d'Ernst Haeckel, selon laquelle, en substance, le destin de l'individu est de résumer l'histoire phylogénétique de son espèce, et, de ce point de vue, les raisonnements de Freud étaient tout à fait logiques³¹. Toutefois, ce qui m'a particulièrement frappé, c'est que ces discussions avec Fliess avaient eu lieu en décembre 1896 et janvier 1897, soit neuf mois environ avant la découverte supposée de la sexualité infantile par Freud au cours de sa célèbre autoanalyse. Comment Freud a-t-il pu « découvrir » quelque chose dont il débattait déjà depuis près d'un an ? J'ai tout de suite eu l'impression que ces débats sur la sexualité infantile faisaient partie d'un dialogue avec Fliess. Médecin berlinois spécialisé en oto-rhino-laryngologie, Fliess était aussi très versé dans le domaine de la biologie et comprenait certainement l'adhésion implicite de Freud à l'approche « biogénétique » de l'évolution humaine prônée par Haeckel.

30. S. Freud, *The Origins of Psycho-Analysis. Letters to Wilhelm Fliess, Drafts and Notes : 1887 – 1902*. intr. E. Kris, ed. M. Bonaparte, A. Freud et E. Kris, tr. E. Mosbacher et J. Strachey, New York, Basic Books, 1954 ; titre original : *Aus den Anfängen der Psychoanalyse : Briefe an Wilhelm Fliess, Abhandlungen und Notizen aus den Jahren 1887-1902*, Londres, Imago Publishing Co., 1950.

31. La loi biogénétique de Haeckel – selon laquelle « l'ontogenèse résume la phylogénèse » – était très influente dans la biologie et les sciences humaines à la fin du XIX^e siècle. Voir F. Sulloway, *op. cit.*, p. 199-201, 259-264, 318, 380 ; S. J. Gould, *Ontogeny and Phylogeny*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, Belknap Press, 1977.

La contribution de Fliess à la correspondance avec Freud a été en grande partie perdue, mais les lettres de Freud montrent assez manifestement qu'il ne recevait pas de la part de Fliess de réponses du type : « Comment oses-tu parler de l'enfant comme d'un être sexuel disposant de zones érogènes abandonnées ? » Ernest Jones présente Freud comme un homme qui s'était rendu très impopulaire parce qu'il parlait de sexualité infantile, mais cela ne correspond absolument pas à ce qui ressort de sa correspondance avec Fliess. Fliess acceptait apparemment la sexualité infantile comme allant de soi et il participait sans réticences à toute cette discussion.

Compte tenu des hypothèses théoriques que Fliess avait vraisemblablement en commun avec Freud, on comprend aisément que Fliess ne rejetait pas de telles idées. Dans le cas de Fliess, ces hypothèses l'avaient conduit à suggérer que toute l'existence est réglée par deux rythmes sexuels – un cycle féminin de vingt-huit jours et un cycle masculin de vingt-trois jours³². Que l'on considère les idées de Fliess comme vraies ou fausses (et l'on sait aujourd'hui qu'elles étaient pour la plupart fausses, notamment celles concernant la prétendue existence d'un cycle masculin), il est clair qu'il partageait avec Freud la conviction que toute l'existence est réglée par la sexualité et donc par la chimie sexuelle. Dans le livre de Fliess daté de 1897, dont Freud avait lu le manuscrit en 1896, avant son autoanalyse, Fliess prétendait que la date de naissance de l'enfant était déterminée par la fluctuation de ces deux cycles sexuels. Fliess affirmait également que les principales étapes du développement infantile étaient influencées par ces cycles. Il était donc parfaitement naturel pour lui de croire à la sexualité infantile.

Voilà donc que je me trouvais confronté à un problème intéressant pour un jeune historien des sciences. Je venais en fait de me rendre compte que Freud débattait déjà, neuf mois avant qu'il ne la fasse, de l'une de ses plus célèbres « découvertes » scientifiques. J'étais également parvenu à comprendre que cette découverte était liée à la collaboration entre deux personnes, dont l'une, Wilhelm Fliess, avait été constamment dénigrée par les biographes de Freud en raison de ses vues pseudo-scientifiques sur la périodicité et la bisexualité, et dont les

32. W. Fliess, *Die Beziehungen zwischen Nase und weiblichen Geschlechtsorganen : In ihrer biologischen Bedeutung dargestellt*, Leipzig et Vienne, Franz Deuticke, 1897.

déductions au sujet de la sexualité infantile n'avaient jamais été citées dans aucune des biographies de Freud.

Quand je me rendis compte de cela, au début des années 1970, je me dis que tout cela était vraiment étrange et je fis donc ce que peu de gens, probablement, avaient fait depuis la parution des lettres de Freud et Fliess dans l'édition allemande de 1950³³ : je pris la peine de lire les œuvres originales de Wilhelm Fliess. Et, tenez-vous bien, voilà que je trouvais des allusions aux érections infantiles se produisant à vingt-trois et vingt-huit jours d'intervalle, au fait que sucer son pouce est une forme substitutive de sexualité, et ainsi de suite. Bon Dieu, me suis-je dit, voilà qui suggère une compréhension complètement différente de l'origine de l'une des intuitions les plus décisives de Freud – à savoir l'existence de la sexualité infantile ! J'ai donc commencé à écrire un bref article sur ce sujet, qui est devenu un long texte, puis un petit livre, puis un livre de taille moyenne et en fin de compte l'ouvrage assez conséquent que j'ai publié en 1979.

La raison pour laquelle mon manuscrit ne cessait de croître, c'est que cette conception « biogénétique » de la sexualité, loin d'être une étape isolée et accidentelle de la formation intellectuelle de Freud, s'avérait un thème omniprésent et fédérateur dans le développement global de la théorisation psychanalytique. Plus je suivais le fil de ces concepts particuliers dans la pensée de Freud, plus je me rendais compte que le paradigme psychobiologique que Freud et Fliess partageaient dans les années 1890 était un mode de pensée qui avait par la suite imprégné l'ensemble de la psychanalyse telle que nous la connaissons aujourd'hui. Je me trouvais dans une situation bizarre parce que je n'avais pas, à l'origine, l'intention d'écrire un livre sur Freud. Pourtant, il s'est pour ainsi dire écrit tout seul, à partir du moment où j'ai commencé.

Une fois que j'eus compris qu'il y avait une contradiction fondamentale dans les récits historiques traditionnels de la manière dont Freud avait fait ses découvertes les plus importantes, la boîte de Pandore était ouverte [...]. Lorsque j'ai commencé le livre, j'ai abordé Freud comme la plupart des gens à l'époque, à la façon dont j'aurais abordé l'un des

33. Voir pourtant la traduction française du livre de W. Fliess, qui est parue à peu près en même temps que celui de F. Sulloway : W. Fliess, *Les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentées selon leurs significations biologiques*, tr. P. Ach et J. Guir, Paris, Seuil, 1977.

grands esprits du ^{xx}^e siècle, quelqu'un de comparable à Copernic et à Darwin, ainsi qu'il le prétendait lui-même. Mais plus j'étudiais le développement de la psychanalyse, plus je découvrais qu'elle était fondée sur des hypothèses scientifiques qui dataient du ^{xix}^e siècle et qui avaient été définitivement réfutées par la redécouverte de la loi de Mendel sur la génétique, par l'abandon de la théorie lamarckienne par la biologie évolutionniste, et par le rejet des diverses hypothèses physiologiques de Helmholtz, pourtant si décisives pour la théorie freudienne de l'hystérie et plus généralement de la formation des symptômes névrotiques.

Ainsi, quand j'eus finalement achevé ce livre, je me trouvai moi-même obligé d'admettre, un peu à contrecœur, que Freud n'était pas le grand pionnier que moi et tant d'autres avions cru. Malgré moi, j'en suis venu à critiquer non seulement la théorie psychanalytique, mais aussi ce qui m'est apparu de plus en plus comme la construction d'une légende motivée par des considérations politiques et destinée à masquer cette version des origines de la pensée freudienne. Dans cette critique générale de la légende freudienne, je suivais, bien entendu, les traces d'autres chercheurs, notamment Henri Ellenberger sur les travaux duquel je me suis beaucoup appuyé dans mon livre³⁴. [...]

Depuis, comme vous le savez, je suis devenu encore plus critique à l'égard des théories et de l'héritage de Freud. La plupart de mes critiques postérieures figuraient implicitement déjà dans mon livre, mais elles n'étaient pas développées avec autant de clarté qu'elles auraient dû l'être, en partie parce que j'avais essayé d'éviter l'erreur de l'histoire « Whiggish », c'est-à-dire la tendance à écrire l'histoire du point de vue dont les choses se sont finalement passées. J'en suis venu en tout cas à voir plus clairement la psychanalyse comme une sorte de tragédie, comme une discipline passée d'une science très prometteuse à une pseudo-science très décevante. La science est un processus qui comprend deux étapes. La première consiste à formuler des hypothèses, et, à ce moment-là, il importe peu que ces hypothèses soient vraies ou fausses. En d'autres termes, Freud pouvait tout à fait avoir des hypothèses erronées, fondées sur des idées ou des suppositions courantes à son époque, mais qui se sont révélées fausses par la suite. Ce n'est pas là le point où la science trébuche. C'est lors de la seconde

34. H. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994.

étape que la science se fourvoie plus communément, lorsqu'il s'agit de tester ses hypothèses et de les abandonner s'il s'avère qu'elles sont erronées. Cette seconde étape est en fait bien plus déterminante que la première, car on ne peut se permettre de se tromper lors de la première étape que si l'on est extrêmement rigoureux lors de la seconde.

À force d'étudier la psychanalyse, notamment son application clinique telle que Freud l'a décrite dans ses célèbres récits de cas, j'en suis venu à la conclusion qu'il avait développé une série d'hypothèses tout à fait convaincantes et plausibles pour son époque, mais qu'il n'avait jamais considéré cette seconde étape clé de la procédure, requise par une vraie science. La science n'est pas uniquement une série de faits et de théories mais aussi une méthode, une manière d'interroger ce que l'on pense être la vérité ; et c'est la méthodologie défailante de la psychanalyse qui a précipité sa chute finale.

[...]

Dans votre livre, vous affirmez que les théories de Fliess sur la bisexualité et la sexualité infantile ont influencé Freud de manière absolument déterminante. Vous prétendez également que ce sont les idées de Fliess qui ont permis à Freud de combler le vide qui résultait de l'échec de sa « théorie de la séduction » et de lui substituer une « théorie de la sexualité » d'inspiration biologique. Iriez-vous jusqu'à dire que c'est Fliess qui a été le véritable instigateur de ce que nous appelons la « psychanalyse freudienne » ?

Non, je n'irais pas jusque-là. Et ce n'est pas ce que je dis dans mon livre : j'y décris la relation entre les idées de Fliess sur la sexualité infantile et ce qu'elles sont devenues dans la théorie psychanalytique en termes de « transformation » (l'un de mes chapitres s'intitule « La transformation psychanalytique des idées de Fliess par Freud »). Freud a manifestement perçu dans cette conception psychobiologique de la petite enfance des implications que Fliess n'avait pas perçues. Cela a vraiment été une transformation très créatrice – ce qui, soit dit en passant, ne nous apprend rien sur la véracité ou la fausseté de cette conception. Toutefois, les hypothèses fondamentales de la théorie freudienne de la sexualité et plus généralement de l'évolution psychosexuelle venaient manifestement des idées qu'il partageait avec Fliess et qui dans certains cas émanaient directement de ce dernier.

En effet, les hypothèses de Fliess ont grandement contribué à sauver du naufrage la théorie freudienne du développement sexuel humain et de la psychopathologie lorsque la théorie de la séduction s'est effondrée. Si les névroses ne sont pas dues à des traumatismes sexuels de l'enfance – à des « séductions », selon le terme de Freud – mais bien plutôt à des pulsions endogènes *internes* qui sont ou non soumises au refoulement, cette nouvelle manière de penser remet manifestement l'accent sur la nature spontanée de la sexualité chez l'enfant. Il s'agit clairement d'une conception biologique de l'évolution sexuelle humaine, et, de fait, dans ses travaux ultérieurs, Freud a plus d'une fois mis en lumière les parallèles entre la conception psychanalytique de la nature endogène de la sexualité infantile et les théories biologiques de Fliess. Comme Fliess, Freud a explicitement parlé du développement psychosexuel de l'enfant en termes de flux et de reflux périodiques de la sexualité, et il a également émis l'hypothèse que les terreurs nocturnes infantiles, dont il pensait qu'elles étaient causées par une libido mal canalisée, se produisaient à intervalles réguliers de vingt-huit jours. Que Freud, plus tard, ait cru ou non à la validité des théories de Fliess importe peu, bien qu'il n'y ait aucune preuve que Freud ait jamais renoncé au bien-fondé des idées de Fliess sur le rôle fondamental des « poussées » développementales périodiques pendant la petite enfance et dans la vie en général.

En fin de compte, ce qui importe est que les vues de Fliess sur les bases biologiques du développement humain ont été déterminantes pour la nouvelle théorie adoptée par Freud après l'échec de la théorie de la séduction et de son interprétation essentiellement « environnementaliste » (c'est-à-dire causée extérieurement) de la névrose en 1897. De fait, les théories de Fliess ont très certainement aidé Freud à renoncer à cette théorie erronée. Un tel revirement chez Freud s'explique par les nombreux emprunts qu'il a faits à la pensée de Fliess. Et ce n'est pas le vaste système intellectuel qu'il a ensuite lui-même élaboré qui minimise sa dette considérable à l'égard de ce dernier.

Est-ce que Freud aurait pu y arriver sans Fliess ? Il est difficile de réécrire l'Histoire, et il est vrai que Freud connaissait lui-même suffisamment les conceptions évolutionnistes et biogénétiques de la vie pour parvenir aux mêmes conclusions. Mais ça n'a certainement pas fait de mal d'avoir quelqu'un dans son entourage immédiat qui militait

en faveur de ces concepts biologiques clés à un moment où il avait désespérément besoin d'une alternative à sa théorie ratée des névroses. En histoire des sciences, il y a de toute évidence une différence importante entre les idées qui sont « dans l'air » et celles que défend justement votre meilleur ami, surtout si ces idées deviennent par la suite déterminantes pour vos propres théories sur le développement humain et l'origine des psychonévroses.

[...]

Les psychanalystes affirment que les idées de Freud ont deux sources d'inspiration, d'une part l'observation clinique de ses patients, d'autre part sa célèbre autoanalyse. À l'inverse, vous montrez le rôle décisif de ses lectures, ce qui diminue d'autant celui qu'on a attribué à l'observation clinique et suscite le soupçon que l'autoanalyse, loin d'être l'extraordinaire acte d'introspection qu'on nous décrit d'ordinaire, a plutôt consisté en un séjour prolongé dans la bibliothèque. Que pensez-vous de l'importance que l'on a attribué à l'autoanalyse de Freud dans la genèse de la psychanalyse ?

J'ai toujours pensé que l'autoanalyse n'était pas la cause principale de son abandon de la théorie de la séduction et de ses développements théoriques ultérieurs. La théorie de la séduction était vouée à disparaître. Le point de vue biologique de Fliess, les progrès de la sexologie, les résultats décevants obtenus par Felix Gattel, son quasi-disciple, qui avait travaillé selon une approche freudienne sur des cas à la clinique de Richard von Krafft-Ebing³⁵, etc. – tout cela indiquait suffisamment à Freud que la théorie de la séduction était une impasse. Cette vérité gênante, Freud ne l'a pas découverte au cours de son autoanalyse. Bien plutôt, il a projeté dans celle-ci tout ce dont il avait commencé à se rendre compte par ailleurs.

Fliess accusera par la suite Freud de lire ses propres pensées dans celles de ses patients³⁶. Iriez-vous jusqu'à dire que ce que Freud, en l'occasion, lisait dans ses propres pensées, c'était les théories de Wilhelm Fliess, de Richard von Krafft-Ebing, d'Albert Moll et d'autres sexologues ?

35. F. Gattel, *Über die Ursachen der Neurasthenie und Angstneurose*, Berlin, August Hirschwald, 1898.

36. S. Freud, *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess*, J. M. Masson ed.,

Oui, je dirais que c'est exactement cela qui s'est passé. Comment Freud, dans son autoanalyse, n'aurait-il pas pu être influencé par ses lectures et par toutes les connaissances scientifiques et résultats qu'il avait glanés chez d'autres chercheurs et dans d'autres disciplines? Comment aurait-il pu empêcher ces informations d'influencer son autoanalyse? Si on lit dans la littérature scientifique que la sexualité du petit enfant est beaucoup plus spontanée que ce que l'on avait jamais imaginé, comment n'essaierait-on pas de vérifier cela au cours de sa propre autoanalyse? Il n'y a donc rien de surprenant à ce que Freud ait soi-disant retrouvé le souvenir d'avoir vu sa mère nue alors qu'il avait deux ans. La grande affaire si Freud a découvert dans son enfance des choses similaires à ce qu'il était justement en train de lire! Il n'y a là rien d'étonnant, c'est même d'une banalité sans nom.

L'histoire freudienne traditionnelle a fait de l'autoanalyse la principale cause de l'originalité de Freud, mais, historiquement, ce scénario est tout simplement faux. Toutes sortes d'idées qui provenaient prétendument de l'autoanalyse sont considérées comme l'origine des découvertes les plus importantes de Freud, mais nous savons maintenant qu'elles provenaient en général d'autres sources et qu'elles n'étaient certainement pas le produit de son autoanalyse en tant que telle. Cette autoanalyse compte parmi les plus grandes légendes de l'histoire des sciences. Même si Freud n'a pas lui-même propagé cet aspect de la légende freudienne, il est intéressant de noter qu'il n'a rien fait pour le contredire.

C'est Fritz Wittel qui le premier a affirmé, dans sa biographie de Freud de 1924, que Freud avait dû découvrir la sexualité infantile au cours de son autoanalyse³⁷. Freud a lu cette biographie avec beaucoup d'attention et en a corrigé certaines erreurs, mais il n'a pas corrigé celle-là, parce qu'à mon avis cette version lui convenait bien. Elle était tout à fait fausse, mais c'était le genre d'anecdote biographique qui aurait dû être vraie en vertu de la théorie psychanalytique.

[...]

Cambridge, Mass., The Belknap Press of Harvard University Press, 1985, p. 446 : « Celui qui lit dans les pensées, c'est surtout les siennes qu'il lit dans l'esprit des autres. »

37. F. Wittels, *Sigmund Freud : His Personality, His Teaching, and His School*, tr. E. et C. Paul, Londres, Georges Allen and Unwin, 1924, p. 107.

Selon vous, toutes les légendes dont nous avons parlé ont-elles été délibérément fabriquées par Freud et ses successeurs ? Peut-on parler de malhonnêteté en ce qui concerne la manière dont Freud a réécrit sa propre histoire ?

En tant qu'historien des sciences qui a étudié les vies de scientifiques éminents tels que Copernic, Galilée, Newton et Darwin, je suis souvent confronté à toutes sortes de légendes analogues. De ce point de vue, je dirai sans hésiter que jamais dans l'histoire des sciences une légende des origines n'a été développée de manière aussi élaborée que celle-là. La psychanalyse est la seule théorie dans l'histoire des sciences qui exige que sa propre histoire soit parfaitement cohérente avec la théorie élaborée par son inventeur. Darwin, par exemple, n'a jamais prétendu que la découverte de la sélection naturelle résultait d'une « sélection naturelle » des idées qui lui venaient à l'esprit. Newton n'a jamais affirmé que ses idées « gravitaient » autour de la théorie de la gravitation universelle. Mais la psychanalyse exige que la vie de son fondateur, et notamment son enfance et l'héroïque auto-analyse qui l'a conduit à ses découvertes, soit en accord avec les principes fondamentaux de cette théorie. D'un point de vue historiographique, ce genre de logique circulaire peut être très néfaste. Si la théorie de Freud était vraie à cent pour cent, on aurait peut-être été capable de faire de la bonne histoire avec cette approche conceptuelle. Mais, dans la mesure où cette théorie est problématique, ce qu'on obtient est forcément une histoire elle-même problématique – et plus vraisemblablement encore une histoire complaisante et pleine de défauts. Cette exigence extraordinaire – que l'histoire des origines de la théorie soit expliquée par la théorie actuelle – a créé pour l'histoire de la psychanalyse un problème que n'a jamais affronté aucune autre discipline dans toute l'histoire des sciences.

Je réponds maintenant à votre question : jusqu'à quel point la légende freudienne est-elle délibérément tendancieuse ? Comme je viens de le dire, la légende freudienne est certainement plus développée et plus motivée politiquement qu'aucune autre légende dans l'histoire des sciences, de sorte que nous pouvons vraiment trouver, dans son histoire, la marque d'une manipulation intentionnelle. Souvenez-vous que la psychanalyse, au moment où cette légende prenait forme, faisait l'objet d'une intense controverse scientifique. La légende a été l'un des

mécanismes de défense du mouvement psychanalytique. On peut bien sûr objecter que ce contexte était aussi celui d'autres théories controversées, comme le darwinisme. Mais le darwinisme a triomphé ; les gens se sont vite rendu compte que Darwin avait raison, et, de nos jours, aucun scientifique digne de ce nom ne remet en cause la véracité fondamentale de la théorie évolutionniste. Même si Darwin a suscité des légendes, ces dernières n'ont pas été conçues pour protéger ses théories, ni pour les immuniser contre la critique. En tant que discipline, la psychanalyse n'a jamais triomphé comme l'ont fait les théories de Darwin, et la légende freudienne a du même coup continué à jouer un rôle utile, politiquement parlant. Même aujourd'hui, les partisans de la théorie psychanalytique n'hésitent pas à utiliser indûment l'Histoire pour servir leurs propres intérêts.

Pour autant, je ne suis pas en train de dire que Freud et ses disciples se sont assis autour d'une table et ont décidé délibérément de mentir sur leur histoire. Le processus s'est fait de manière beaucoup plus subtile. Dans certains cas, ces divers mythes fondateurs qui ont fait la légende freudienne (j'en ai identifié plus d'une vingtaine dans mon livre) étaient presque innocents car, dans le contexte de la théorie psychanalytique, ils semblaient parfaitement plausibles. De tels mythes, en tout cas, n'étaient pas en général explicitement malhonnêtes. Mais ces formes d'histoire légendaire impliquaient un autoaveuglement massif. Lorsque l'autoaveuglement entre en jeu, il est toujours difficile d'estimer la part de la franche malhonnêteté, comme Allen Esterson l'a remarqué à propos des conclusions cliniques de Freud, qui sont souvent d'une fausseté flagrante³⁸. C'est comme se demander quelle était la part de malhonnêteté dans les débats politiques houleux qui se tenaient à la barre de la Convention pendant la Révolution française, alors que les députés se caricaturaient les uns les autres et se condamnaient mutuellement à la guillotine. Il importe de bien comprendre que chaque partie croyait à sa propre propagande. A. A. Brill a décrit la manière dont les premiers disciples de l'hôpital psychiatrique du Burghölzli de Bleuler s'analysaient entre eux dès que l'un d'entre eux faisait quelque chose qui sortait de l'ordinaire, comme laisser tomber une cuillère ou oublier un

38. A. Esterson, *Seductive Mirage : An Exploration of the Work of Sigmund Freud*, Chicago et La Salle, Ill., Open Court, 1993.

nom propre³⁹. Eh bien, lorsque vous écrivez votre propre histoire de cette façon, en vivant et en respirant la théorie qui façonne toute votre conception de l'Histoire, vous en arrivez forcément à des conclusions douteuses et complaisantes.

La psychanalyse est-elle allergique à l'Histoire ?

Oui, c'est une bonne manière de résumer les choses. Les psychanalystes semblent effectivement posséder des anticorps qui les immunisent vis-à-vis de l'Histoire, surtout parce que en psychanalyse rien n'est censé être ce qu'il paraît. Le contenu « manifeste » des pensées et des rêves, par exemple, n'est jamais qu'une couche superficielle et déformée du contenu « latent » ou caché. Le travail historique d'un psychanalyste consiste souvent à montrer que ce qu'un historien non psychanalyste a pu écrire sur tel ou tel sujet – qu'il s'agisse de l'histoire du mouvement psychanalytique ou d'un autre aspect de la psycho-histoire – est erroné. Comme l'a montré David Stannard, le bilan désastreux de la psycho-histoire est essentiellement celui de manipulations grossières et d'erreurs historiographiques embarrassantes⁴⁰.

Si le principe fondateur d'une pensée « scientifique » est que rien n'est ce qu'il semble être, on arrive vite à une situation où rien ne peut être prouvé, car on ne peut se fier à rien (si ce n'est à ce qui confirme ce qu'on croyait déjà). Supposons que je produise un ensemble de documents historiques sur, disons, une idée que Freud aurait tirée de Richard von Krafft-Ebing. Eh bien, le psychanalyste moyen qui tient à défendre l'originalité de Freud dira : « Ah, mais ce n'est qu'une preuve superficielle – une preuve du type "contenu manifeste" ! Freud a utilisé de manière radicalement différente cette idée qu'il a empruntée à Krafft-Ebing, donc Freud est vraiment un génie original, pas un pique-assiette intellectuel. » Ainsi, les choses ne sont jamais ce qu'elles semblent être. Malheureusement, ce type de raisonnement psychanalytique est trop circulaire pour que les psychanalystes puissent jamais corriger ou dépasser des comptes rendus historiques aussi complaisants.

[...]

39. F. J. Sulloway, *op. cit.*, New York, Basic Books, 1979, p. 353.

40. D. E. Stannard, *Shrinking History*, New York, Oxford University Press, 1980.

Pouvez-vous m'en dire plus sur la manière dont vos idées sur Freud et la psychanalyse ont évolué au fil des années, depuis la parution de votre livre en 1979 ?

Lorsque j'ai commencé mon livre sur Freud au milieu des années 1970, je l'ai écrit en historien des idées. J'ai considéré la psychanalyse comme un système intellectuel, en essayant de montrer d'où venaient toutes ces idées et de retracer l'origine des différentes composantes conceptuelles que Freud avait empruntées à d'autres, en étayant mes conclusions historiques par une étude détaillée des annotations laissées par Freud dans les livres de sa bibliothèque, et ainsi de suite. Mais je n'ai pas considéré la psychanalyse en tant que pratique clinique ou en tant que mode d'enseignement et de formation scientifiques. Dix ans plus tard, il m'est apparu beaucoup plus clairement que le fait de ne pas avoir inclus un chapitre sur la psychanalyse comme méthode clinique et aussi comme forme de pratique médicale et didactique représentait une omission importante, ce que j'ai reconnu dans un article de 1991 consacré aux récits de cas de Freud. Si en effet on envisage de plus près la psychanalyse comme une forme de pratique clinique, on est forcé – à mon avis, du moins – de devenir beaucoup plus critique à l'égard de ce que Freud a accompli et de l'héritage qu'il a laissé derrière lui.

Comme je l'ai dit précédemment, la science est un processus qui comprend deux étapes. La première étape consiste à formuler des hypothèses plausibles – les meilleures que l'on puisse proposer compte tenu des circonstances. La seconde étape, qui est vraiment déterminante, consiste à tester ces hypothèses et à accepter leur faillite si l'on démontre qu'elles sont incorrectes. C'est une chose extraordinairement difficile à faire pour un être humain, et il a fallu une révolution – la « révolution scientifique », comme on l'a appelée – pour promouvoir une pratique intellectuelle qui soit finalement acceptée par l'ensemble de la communauté scientifique, dans un même effort d'autocritique des fondements de la connaissance scientifique. C'est une pratique intellectuelle qui consiste, si l'on peut dire, à jeter toutes ses théories préférées contre le mur pour voir si elles tiennent le coup, et c'est quelque chose que les gens ne font pas sans y avoir été rigoureusement formés. Même avec une telle formation, la méthode scientifique est difficile à appliquer, car nous avons toujours tendance à favoriser nos propres hypothèses. Dans son autobiographie, Darwin

raconte qu'il essayait de suivre une « règle d'or, à savoir que dès que je rencontrais une nouvelle idée, un fait attesté ou une nouvelle observation qui s'opposaient à mes conclusions générales, je le notais immédiatement et scrupuleusement, car j'ai appris par expérience que des faits et des idées de ce type étaient bien plus susceptibles d'être oubliés que ceux qui favorisent justement vos conclusions générales⁴¹ ». À la différence de Darwin, Freud a été bien moins scrupuleux dans son application de cette « règle d'or », et les défauts de sa méthode clinique l'en ont constamment empêché.

La controverse autour des théories de Freud n'a fait qu'empirer les choses. Qu'a fait la psychanalyse à ses débuts, quand elle s'est retrouvée en difficulté, c'est-à-dire quand elle a été en butte aux critiques croissantes des psychiatres, des psychologues et des biologistes à qui Freud devait tant du point de vue intellectuel ? Elle a réagi de manière régressive, en privatisant ses mécanismes de formation et en s'abstrayant du même coup de cette tradition si fructueuse qui a vu le jour avec la révolution scientifique et qui consiste à tester les théories en appliquant des techniques institutionnalisées d'autocritique. Au lieu de cela, la psychanalyse en est revenue à la scolastique et à la tradition médiévale qui précédaient la révolution scientifique, en créant de petits instituts privés au sein desquels le savoir pouvait être enseigné de façon dogmatique et où l'on apprenait aux élèves à surmonter leurs « résistances » à la théorie. Edward Glover, qui a dirigé les recherches à l'Institut de psychanalyse de Londres pendant seize ans, a mis en évidence les graves défauts de l'analyse didactique :

« Il est impossible de s'attendre à ce qu'un élève, qui a passé quelques années dans les conditions artificielles et parfois confinées de l'analyse didactique et dont la carrière professionnelle dépend du niveau de satisfaction de son analyste en ce qui concerne sa capacité à surmonter ses « résistances », puisse avoir les moyens de défendre son intégrité scientifique contre les théories et les pratiques de son analyste. Et plus il reste en analyse didactique, moins il est capable de le faire. Car selon son analyste, les objections de l'étudiant à ses interprétations relèvent de la « résistance ». En un mot, il y a une tendance inhérente à la situation de l'analyse didactique à persister dans l'erreur⁴². »

41. Ch. Darwin, *The Autobiography of Charles Darwin, 1809-1882*, N. Barlow, dir., New York W. W. Norton, 1958.

42. E. Glover, « Research methods and psychoanalysis », *International Journal of Psychoanalysis*, 33, 1952, p. 403-409.

Si vous y réfléchissez un instant, cette forme d'éducation constitue le plus étonnant renversement de tout ce pour quoi se sont battus Copernic, Kepler, Galilée, Newton, et la révolution scientifique dans son ensemble ! Une fois que j'eus pleinement pris conscience de cette régression, d'un point de vue historique, j'ai décidé d'étudier les récits de cas de Freud pour voir jusqu'à quel point il avait réellement mis à l'épreuve ses hypothèses. Vous voyez, tant qu'on se concentre sur la première étape de la science, celle où l'on formule des hypothèses (ce que j'ai fait dans mon livre), Freud ne s'en tire pas trop mal. Il avait du génie pour formuler des hypothèses plausibles, et il mérite un « 20 sur 20 » pour cela. Mais, en ce qui concerne la seconde étape, celle du test de validité, il obtient tout juste un « 5 » ou même un « 2 ». Il est directement responsable de la privatisation de la formation psychanalytique, et cette privatisation équivalait à arrêter de tester la validité des hypothèses, en d'autres termes à rejeter les principes scientifiques gagnés de haute lutte au cours des quatre derniers siècles et donc à rejeter les plus importantes conquêtes de la révolution scientifique.

La psychanalyse a peut-être été une science en 1895, peut-être même encore en 1900 ; mais à partir de 1915 ou 1920 – c'est-à-dire de l'époque où elle a fait de l'analyse didactique un élément obligé de la formation psychanalytique –, cette discipline ne pouvait plus prétendre être réellement scientifique. Du fait de son mode de formation rigide, la psychanalyse a cessé d'être une science, et lorsqu'une discipline cesse d'être une science, elle devient une pseudo-science. Je ne doute pas un seul instant du fait que la psychanalyse est devenue de nos jours une pseudo-science. Ce n'est pas, d'ailleurs, parce que la théorie psychanalytique serait invérifiable ou non réfutable. Comme l'a montré Adolf Grünbaum, il y a de nombreux éléments dans la théorie psychanalytique qui sont tout à fait testables. Le problème tient aux psychanalystes, à qui l'on n'a pas appris à vérifier leur théorie de manière scientifique. En toute rigueur, la psychanalyse en soi n'est pas une pseudo-science. Ce sont plutôt les psychanalystes qui sont des pseudo-scientifiques – et c'est là une distinction importante –, même si le résultat final est que la psychanalyse épouse des idées pseudo-scientifiques et qu'elle est incapable de les remettre en cause.

[...]

Si ce que vous dites est vrai, cela voudrait dire que Freud aurait remplacé un mode scientifique de transmission des connaissances par un processus initiatique, de type sectaire. Iriez-vous jusqu'à dire que Freud, sous couvert d'élaborer une science de la psyché, a en réalité fondé une nouvelle religion, reposant sur l'adhésion aveugle à des mythes fondateurs ?

Freud aurait été choqué d'entendre parler de lui en ces termes, mais je suis convaincu que la psychanalyse répond à tous les besoins auxquels la religion répondait par le passé et que, du coup, elle a adopté certains des caractères institutionnels de la religion. La psychanalyse séduit en grande partie parce qu'elle apporte une réponse à la quasi-totalité des questions qu'on se pose, et, à cet égard, il n'existe aucune théorie scientifique contemporaine capable de rivaliser avec elle. Par comparaison, le darwinisme, qui explique pourtant plein de choses, a l'air d'un système de pensée étroit et plutôt spécialisé. Qu'obtient-on si l'on applique la « sélection naturelle » à sa propre vie et à ses problèmes personnels ? Pas grand-chose, du moins à l'échelle de la psychologie de l'individu ou à celle du détail infinitésimal que Freud aspirait à atteindre. Bien que le champ de la psychologie darwinienne ait fait beaucoup de progrès, cette approche du comportement humain est incapable de rivaliser avec la psychanalyse quand il s'agit d'expliquer le comportement individuel.

Lorsqu'on est en possession d'une théorie qui explique à peu près tout, presque plus rien ne peut être réfuté, et ce qu'on obtient ressemble plus à une religion ou à une pseudo-science qu'à une science. À mon avis, la psychanalyse n'est rien d'autre qu'une pseudo-science, et on ne peut nier qu'elle a aussi toutes les caractéristiques d'une religion. Dans les années 1970, il y a eu un magnifique article écrit par George Weisz, consacré aux aspects sectaires de la psychanalyse, et je crois que personne n'a fait mieux sur le sujet que cette analyse pénétrante⁴³. Même les propres disciples de Freud, comme Hanns Sachs ou Max Graf, ont souvent évoqué ouvertement les aspects sectaires de la communauté psychanalytique. Il n'est d'ailleurs pas si rare dans l'histoire des sciences de voir des gens unir leurs forces, coordonner leurs réponses aux critiques dont ils font l'objet, fonder de nouvelles revues

43. G. Weisz, « Scientists and sectarians : the case of psychoanalysis », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 11, 1975, p. 350-364.

et autres choses du même ordre – notamment au commencement d'une nouvelle discipline théorique⁴⁴. Mais ce type de comportement, que l'on peut clairement assimiler à un esprit sectaire, devient rarement l'alpha et l'oméga de l'élaboration des connaissances d'un nouveau domaine scientifique. La psychanalyse, à l'inverse, n'a jamais dépassé ces pratiques sectaires. La raison principale, comme je l'ai dit, en est que cette élaboration quasi ecclésiastique des connaissances est le seul moyen d'arriver à un consensus clinique entre psychanalystes. Si la communauté psychanalytique n'était pas construite socialement par l'analyse didactique et le système de pensée intrinsèquement ascientifique qu'elle inculque, il n'y aurait pas de consensus du tout.

Bref, ce n'est pas seulement la théorie qui pose problème avec la psychanalyse. Les théories fausses peuvent toujours être jetées au panier si les méthodes sous-jacentes restent saines. La faillite la plus grave de la psychanalyse tient à son rejet éhonté de la méthode scientifique. Une discipline dépourvue de méthodes pour s'autocritiquer et se rectifier dérive inévitablement d'un système de croyances pseudo-scientifique à un autre. Voilà, à mon avis, l'héritage le plus tragique que Freud nous ait laissé.

44. Sur le rôle des alliances stratégiques dans les sciences, voir B. Latour, *Science in Action*, Cambridge, Harvard University Press, 1987.

Qui a peur de l'Homme aux loups⁷⁷ ?

Frank J. Sulloway

Un des principaux patients de Freud fut l'Homme aux loups, qui vécut assez longtemps pour fournir des indications précises sur les conséquences à long terme de sa psychanalyse. Freud suivit l'Homme aux loups pendant quatre ans, de 1910 à 1914, et il mena une seconde et brève analyse cinq ans après, afin d'éliminer un reste de « transfert » qui n'avait pas été résolu au cours du premier traitement. Dans les années qui suivirent, l'Homme aux loups, qui s'appelait en réalité Sergius Pankejeff, fut de nouveau analysé à deux reprises par Ruth Mack Brunswick⁷⁸. Après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à sa mort en 1978, il fut soigné par un certain nombre de psychanalystes. L'Homme aux loups a donc été sporadiquement en analyse pendant plus de soixante ans. À la différence de l'Homme aux rats, il eut la possibilité d'en témoigner.

77. Extrait de « Reassessing Freud's case histories », *ISIS, the Journal of the History of Science Society*, vol. 82 (1991), p. 245-275. Texte traduit de l'américain par Marie-Cécile Kovacs.

78. R. M. Brunswick, « A supplement to Freud's "History of an Infantile Neurosis" », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 9 (1928), p. 439-476.

La reconstruction freudienne de l'événement traumatique qui avait prétendument déclenché la névrose obsessionnelle de l'Homme aux loups illustre la nature problématique de l'entreprise psychanalytique. Selon Freud⁷⁹, le patient surprit ses parents en train d'avoir des relations sexuelles alors qu'il avait un an et demi, ce qui éveilla prématurément sa libido et provoqua chez lui une attitude homosexuelle passive à l'égard des hommes. Freud reconstruisit cet événement traumatique à partir d'un rêve que son patient avait fait à l'âge de quatre ans :

« J'ai rêvé qu'il faisait nuit et que j'étais allongé sur mon lit... Soudain, la fenêtre s'est ouverte d'elle-même, et j'ai été terrifié de voir que des loups blancs étaient assis sur les branches du grand noisetier en face de la fenêtre... Terrorisé à l'idée d'être dévoré par les loups, je criai et me réveillai⁸⁰. »

L'analyse de ce rêve conduisit Freud à la conclusion que les loups blancs symbolisaient les sous-vêtements blancs des parents et que l'angoisse de castration du rêveur provenait du fait qu'il avait assisté à un « coïtus a tergo » répété à trois reprises, « ce qui avait permis à l'Homme aux loups de constater que sa mère n'avait pas de phallus⁸¹ ». Après une analyse de quatre ans brièvement interrompue puis suivie d'un deuxième traitement plus court, Freud déclara son patient guéri. Strachey a dit de ce cas qu'il était « le plus fouillé et sans aucun doute le plus important de tous les cas historiques de Freud⁸² ». Il est généralement considéré par les psychanalystes comme un succès thérapeutique considérable⁸³.

Grâce aux efforts d'une journaliste autrichienne, Karin Obholzer, qui parvint à retrouver la trace de l'Homme aux loups à Vienne au début des années 1970, nous avons maintenant accès aux propres impressions de ce dernier sur son analyse avec Freud. Il ressort des entretiens de Karin Obholzer avec l'Homme aux loups que lui-même considérait l'interprétation de son fameux rêve comme « terriblement tirée par les cheveux » et qu'il s'est aussi senti trahi par Freud, qui lui avait promis

79. S. Freud, « From the history of an infantile neurosis », *Standard Edition*, vol. 17, Londres, Hogarth Press, p. 3-122.

80. *Ibid.*, p. 29.

81. *Ibid.*, p. 37.

82. J. Strachey, « Editor's note », *Standard Edition*, 18, Londres, Hogarth Press, 1955, p. 3.

83. M. Gardiner, « Research methods in psycho-analysis », *International Journal of Psycho-Analysis*, 33, 403-9, 1971, p. VII.

qu'un jour il se souviendrait vraiment de l'événement traumatique qui l'avait rendu malade. « Toute cette histoire est improbable, remarquait aussi l'Homme aux loups, parce que en Russie les enfants dorment dans la chambre de leur nourrice, et non dans celle de leurs parents⁸⁴ ». L'Homme aux loups indiquait que les « loups » de son fameux rêve n'étaient absolument pas des loups, mais une espèce de chiens *ressemblant* à des loups – une contradiction curieuse et inexplicée⁸⁵.

Les entretiens d'Obholzer avec l'Homme aux loups nous apprennent aussi que celui-ci n'avait en aucune façon été guéri, ni par Freud ni par aucun analyste. Il avait gardé la même personnalité, broyant du noir de manière compulsive, doutant en permanence de lui-même. Il objectait d'ailleurs fermement au mythe analytique de sa « guérison » : « La théorie était, dit-il à Obholzer, que Freud m'avait guéri à cent pour cent... Et c'est pour cette raison que [Muriel] Gardiner m'a encouragé à écrire mes mémoires⁸⁶. Pour montrer au monde entier comment Freud avait guéri une personne très atteinte... Tout ça, c'est du pipeau⁸⁷. » L'Homme aux loups, qui approchait alors de ses quatre-vingt-dix ans, concluait plaintivement : « En réalité, toute cette histoire ressemble à une catastrophe. Je suis dans le même état que lorsque je suis venu voir Freud pour la première fois, et Freud n'est plus⁸⁸. » Par la suite, d'autres analystes refusèrent de laisser l'Homme aux loups tranquille. Ils insistèrent pour lui faire suivre une psychanalyse gratuite afin d'examiner l'évolution de son cas, lui donnaient des conseils et des avis qui se contredisaient les uns les autres et l'empêchaient de penser par lui-même. « Les psychanalystes sont un problème, aucun doute là-dessus⁸⁹ », confiait-il à Karin Obholzer.

Enfin, Karin Obholzer rapporte que le directeur des Archives Freud, Kurt Eissler, envoyait régulièrement de l'argent à l'Homme aux loups pour l'aider à payer une amie et ancienne maîtresse qui le saignait à

84. K. Obholzer, *The Wolf-Man Sixty Years Later*, tr. M. Shaw, Londres, Routledge et P. Kegan, 1982, p. 36.

85. P. Mahony, *Cries of the Wolf Man*, Intl. University Pr. Inc., 1984, p. 139.

86. M. Gardiner, dir., *The Wolf Man : By the Wolf Man*, New York, Basic Books, 1971.

87. K. Obholzer, *op. cit.*, p. 113.

88. K. Obholzer, *op. cit.*, p. 172.

89. K. Obholzer, *op. cit.*, p. 137.

blanc. Lorsque l'Homme aux loups émit le souhait d'émigrer en Amérique pour fuir cette situation coûteuse et déplaisante, sa requête fut découragée de façon répétée, apparemment parce que le mouvement psychanalytique préférait lui procurer un soutien financier à Vienne, où il vivait dans l'anonymat, plutôt que de courir le risque que ce patient célèbre – et hautement névrosé – de Freud soit découvert en Amérique. (Imaginez-le en train de « tout déballer » sur le plateau d'une des grandes chaînes de télévision américaines !) Eissler et d'autres analystes déploierent également des efforts soutenus pour dissuader l'Homme aux loups de s'entretenir avec Karin Obholzer, dont les efforts n'aboutirent que grâce à son extraordinaire persévérance et à la promesse qu'elle fit à son informateur, qui avait peur, de ne publier leurs entretiens qu'après sa mort. Ces entretiens constituent, si l'on peut dire, l'ultime protestation de l'Homme aux loups envers les fausses promesses et les déceptions de la psychanalyse. « Au lieu de m'avoir fait du bien, les psychanalystes m'ont fait du mal », confiait-il à Karin Obholzer, avant d'ajouter d'une voix plaintive : « Tout ceci est confidentiel⁹⁰. » Bref, on est en droit de se demander si ce fameux cas était, comme on l'a prétendu, un succès thérapeutique et une preuve des brillants pouvoirs analytiques de Freud. Soustrait aux reconstructions douteuses rendues possibles par l'anonymat du patient et la censure entretenue autour de lui, le cas semble au contraire avoir été reconnu tacitement comme un motif d'embarras dont la vraie nature devait être masquée grâce aux manœuvres et aux ressources financières des Archives Freud.

Que l'Homme aux loups, Anna O. et bien d'autres patients célèbres de l'histoire de la psychanalyse n'aient pas été guéris ne constitue pas en soi une réfutation à proprement parler des théories et des prétentions cliniques de Freud. Ces cas peuvent avoir été des échecs ou des réussites partielles sans que cela remette *ipso facto* en cause la validité des théories de Freud. Mais, depuis les années 1930, la recherche a montré de façon répétée que les patients en analyse ne guérissent pas mieux que ceux qui suivent des centaines d'autres formes de psychothérapie. Or Freud a maintenu, au contraire, que la psychanalyse était la seule forme de psychothérapie capable d'offrir des guérisons réelles et permanentes – toutes les autres réussites thérapeutiques étant dues

90. K. Obholzer, *op. cit.*, p. 112.

à la suggestion⁹¹. Comme l'a montré Eysenck⁹², l'échec de la psychanalyse à atteindre le taux de guérisons *supérieur* qu'elle s'était fixé devrait être considéré comme une preuve manifeste de son échec théorique. Freud semble avoir été sensible à cette question. En 1906, il écrivait à Jung : « Je ne devrais même pas dire que tous les cas d'hystérie peuvent être guéris par la psychanalyse. » Il ajoutait : « On ne peut rien expliquer à un public hostile ; par conséquent, j'ai gardé par-devers moi certains éléments qui pourraient être dits au sujet des limites de la thérapie et de son fonctionnement⁹³. » Or ces « éléments » passés sous silence, Freud le savait très bien, étaient déterminants pour n'importe quel débat honnête sur la validité théorique de la psychanalyse.

91. S. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, Œuvres complètes, PUF, 2000, p. 465-480.

92. H. Eysenck, *Decline and Fall of the Freudian Empire*, New York, Viking Penguin, 1985, p. 44, tr. *Déclin et chute de l'empire freudien*, op. cit.

93. W. McGuire, ed., *The Freud/Jung Letters*, tr. R. Manheim et R.F.C. Hull, Bollingen Series XCIV, Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 12.

3. La fabrication des données psychanalytiques

MAIS FREUD LE SAVANT, DIRA-T-ON ? LE FONDATEUR DE LA PSYCHANALYSE ÉTAIT PEUT-ÊTRE UN PIÈTRE THÉRAPEUTE, MAIS COMMENT NIER QU'IL ÉTAIT AUSSI UN EXTRAORDINAIRE EXPLORATEUR DE L'ÂME HUMAINE, QUI A OUVERT DEVANT NOUS DES CONTINENTS ENTIÈREMENT NOUVEAUX ? COMMENT OUBLIER LA SUBTILITÉ DE SES ANALYSES DE RÊVES, DE SYMPTÔMES, DE LAPSUS, D'ACTES MANQUÉS ? A-T-ON JAMAIS FAIT MIEUX EN TERMES D'OBSERVATION PSYCHOLOGIQUE ? MÊME SI SES THÉORIES N'ONT GUÈRE AIDÉ SES PATIENTS, IL RESTE QUE FREUD A RÉUSSI À EXPLIQUER DE FAÇON COHÉRENTE DES PHÉNOMÈNES QUI AUPARAVANT N'ÉTAIENT MÊME PAS CONSIDÉRÉS COMME REDEVABLES D'UNE INTERPRÉTATION PSYCHOLOGIQUE. ALORS ?

L'OBJECTION SUPPOSE QUE LES RÊVES, LES SYMPTÔMES ET LES LAPSUS ONT EFFECTIVEMENT UN SENS INCONSCIENT, CE POUR QUOI NOUS N'AVONS FINALEMENT D'AUTRE PREUVE QUE LES DIRES DE FREUD LUI-MÊME. MAIS, SURTOUT, ELLE SUPPOSE QUE LES FAMEUSES « OBSERVATIONS » ANALYTIQUES ET AUTO-ANALYTIQUES DE FREUD SOIENT FIABLES ET QUE LES DIVERS ÉLÉMENTS QU'IL RELIAIT SI ASTUCIEUSEMENT DANS SES INTERPRÉTATIONS ET CONSTRUCTIONS SOIENT BIEN TELS QU'IL NOUS LES A DÉCRITS. OR QU'EN SAVONS-NOUS, APRÈS TOUT ? COMMENT POUVONS-NOUS ÊTRE SÛRS QU'IL N'A PAS INDÛMENT PASSÉ SOUS SILENCE TEL ÉLÉMENT QUI CONTREDISAIT SES THÉORIES, OU AU CONTRAIRE INJECTÉ TEL AUTRE DONT IL AVAIT BESOIN POUR ÉTAYER SES HYPOTHÈSES ? PENDANT LONGTEMPS, CETTE QUESTION NE S'EST MÊME PAS POSÉE : COMMENT IMAGINER QUE FREUD, CET HOMME D'UNE « TOTALE INTÉGRITÉ⁹⁸ », AIT PU PRENDRE DES LIBERTÉS AVEC SON MATÉRIEL CLINIQUE ? MAIS, À UN RYTHME QUI S'ACCÉLÈRE DEPUIS QUELQUES ANNÉES, LES TRAVAUX DES HISTORIENS DU FREUDISME REMETTENT CHAQUE JOUR UN PEU PLUS EN QUESTION CETTE FAMEUSE « INTÉGRITÉ », AU POINT QU'ON EN VIENT À SE DEMANDER À LA FIN JUSQU'À

98. E. Jones, *La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*, vol. 1, tr. A. Berman, Paris, P.U.F., 1970, p. 337.

QUEL POINT ON PEUT ENCORE ACCORDER CRÉANCE AUX VIGNETTES CLINIQUES ET AUX FRAGMENTS AUTOANALYTIQUES SUR LESQUELS FREUD BASAIT SES THÉORIES. DANS CE QUI SUIT, FRANK SULLOWAY, MIKKEL BORCH-JACOBSEN ET HAN ISRAËLS PASSENT EN REVUE LES TROUBLANTES BIZARRERIES REPÉRÉES PAR LES HISTORIENS DANS CERTAINS DES TEXTES FONDATEURS DE LA PSYCHANALYSE.

Schreber et son père⁹⁹

Frank J. Sulloway

Le cas Daniel Paul Schreber¹⁰⁰ concerne un magistrat allemand atteint de psychose que Freud n'a jamais rencontré, mais qu'il a analysé d'après les « Mémoires¹⁰¹ » que celui-ci avait publiés et dans lesquels il décrivait sa maladie. Les nombreux défauts de son analyse ont été mis en évidence par les études érudites de Niederland¹⁰², Schatzman¹⁰³, Israëls¹⁰⁴ et Lothane¹⁰⁵. Deux aspects de ce cas ont été significativement

99. Extrait de « Reassessing Freud's Case Histories », *ISIS, the Journal of the History of Science Society*, vol. 82 (1991), p. 245-275. Texte traduit de l'américain par Marie-Cécile Kovacs.

100. S. Freud, « Psycho-analytic notes on a autobiographical account of a case of paranoia (dementia paranoides) » (1911), *Standard Edition*, 12, Londres, Hogarth Press, 1958, p. 3-79.

101. D. P. Schreber, *Memoirs of My Nervous Illness* (1903), ed. et tr. I. Macapilne et R. A. Hunter, Cambridge, MA : Harvard University Press, 1988.

102. W. G. Niederland, « The "miracled-up" world of Schreber's childhood », *The Psychoanalytic Study of the Child*, 14: 383: 413, New York, International Universities Press, 1959a ; « Schreber : Father and son », *Psychoanal. Quart.*, 28 : 151-69, 1959b ; « Schreber's father », *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 8 : 492-99, 1960 ; « Further data and memorabilia pertaining to the Schreber case », dans *Freud and His Patients*, ed. M. Kanzer et J. Glenn, New York, Aronson, 1980, p. 295-305.

103. M. Schatzman, *Soul Murder : Persecution in the Family*, New York, Random House, 1973.

104. H. Israëls, *Schreber : Father and Son*, Madison, CT, International Universities Press, 1989.

105. Z. Lothane, « Schreber, Freud, Flechsig, and Weber revisited : An inquiry into methods of interpretation », *Psychoanal. Rev.*, 76 : 203-62, 1989 ; *In Defense of Schreber*, Hillsdale, NJ, The Analytic Press, 1992.

reconsidérés par ces chercheurs : la relation de Schreber avec son père et d'autre part son homosexualité supposée.

Le père, Moritz Schreber, était un médecin orthopédiste qui avait écrit de nombreux travaux sur l'éducation des enfants. Freud, qui avait déjà élaboré sa théorie de la paranoïa avant de tomber sur les *Mémoires* de Schreber, ne prit même pas la peine de lire les travaux du père. Pourtant, il semble bien qu'il y ait un lien entre les hallucinations du fils (des sensations de poitrine oppressée, de tête comprimée, de cheveux tirés) et plusieurs appareils dont le père recommandait l'utilisation pour forcer les enfants à se tenir bien droit. Par exemple, Moritz Schreber vantait les mérites d'un « redresseur » qui empêchait l'enfant de se pencher en avant quand il écrivait ou lisait. L'instrument consistait en une barre horizontale fixée à la table en face de l'enfant et qui pressait sur sa poitrine à la hauteur des épaules et des clavicules (voir figure ci-dessous). Un autre appareil, le « porteur de tête », encourageait l'enfant à tenir sa tête droite en tirant sur ses cheveux chaque fois qu'il la laissait tomber. On ignore si Daniel Paul Schreber fut jamais soumis à l'une de ces machines, mais Niederland et Schatzman ont tous les deux argué avec raison que ses hallucinations, que Freud interprète comme les signes d'une homosexualité refoulée, ont un lien avec les méthodes d'éducation de son père.



Le rôle du père dans la psychose de son fils est cependant loin d'être clairement défini. Il est possible que Niederland et surtout Schatzman soient allés trop loin en prétendant que le père était un tyran responsable de la folie de son fils. Israëls¹⁰⁶ soutient en effet que Moritz Schreber était un père aimant, adoré par sa femme et ses enfants, dont les théories sur l'éducation et le maintien n'étaient pas particulière-

106. H. Israëls, *op. cit.*

ment originales pour l'époque. Si Moritz Schreber était sévère au sujet du maintien de ses enfants et leur imposait des idéaux sociaux élevés, il recommandait aussi « d'être gai avec l'enfant, de lui parler, de rire, de chanter et de jouer avec lui », et il soulignait l'importance de faire souvent son éloge. Surtout, disait-il, il ne fallait pas faire de « l'enfant l'esclave d'une volonté qui n'est pas la sienne¹⁰⁷ ». Ce que Niederland et Schatzman ne mentionnent ni l'un ni l'autre.

Mais si Niederland et Schatzman ont effectivement déformé la figure du père qu'était Moritz Schreber, Freud était allé beaucoup plus loin en omettant des preuves concrètes et déterminantes de sa personnalité et de ses convictions pédagogiques. Si cette omission avait été le fait de l'ignorance, elle serait compréhensible. Mais, en réalité, Freud avait bien connaissance de certains faits qui contredisaient ses assertions au sujet du père. Dans une lettre remarquable à Sándor Ferenczi, écrite pendant qu'il travaillait sur le cas Schreber, il décrivait Moritz sous les traits d'un « tyran domestique¹⁰⁸ ». Il tenait cela du docteur Arnold Georg Stegmann, un adepte de la psychanalyse qui connaissait non seulement les différents psychiatres qui avaient traité Daniel Paul Schreber, mais aussi certains membres de sa famille. De manière étonnante, Freud supprima cette information dans son récit de cas, où il décrit au contraire Moritz Schreber comme un « père excellent¹⁰⁹ ».

En lisant le nouvel examen que fait Lothane¹¹⁰ des preuves de l'homosexualité de Schreber, on comprend mieux pourquoi Freud a supprimé cette information. Freud était désireux de montrer que la paranoïa était causée par une homosexualité refoulée et, dans le cas précis de Schreber, par un désir homosexuel refoulé pour son père. Avant sa maladie, Schreber n'avait fait preuve que d'inclinations hétérosexuelles. Cependant, juste avant l'une de ses hospitalisations, alors qu'il était encore à moitié endormi, Schreber avait été soudain saisi de la pensée « particulièrement étrange » que ce « doit être très agréable d'être une

107. M. Schreber, *Kallipädie ; oder Erziehung zur Schönheit durch naturgetreue und gleichmässige Förderung normaler Körperbildung, lebensstüchtiger Gesundheit und geitiger Veredung und insbesondere durch möglichste Benutzung specieller Erziehungsmittel : Für Ältern, Erzieher und Lehrer*, Leipzig, Friedrich Fleischer, 1958, p. 65, 135 ; voir aussi Lothane, 1989, p. 213.

108. Z. Lothane, *op. cit.*, p. 215.

109. S. Freud, « Psycho-analytic notes on a autobiographical account of a case of paranoïa (dementia paranoides) » *op. cit.*, 1958, p. 78.

110. Z. Lothane, *op. cit.*

femme subissant l'accouplement sexuel¹¹¹ ». Durant la maladie qui suivit, il eut la conviction délirante que son psychiatre et Dieu le changeaient progressivement en femme, un processus contre lequel il devait lutter pendant de longues années avant de se réconcilier avec le projet de Dieu (celui-ci posait la féminisation de Schreber comme préalable à la rédemption finale du monde). Naturellement, Freud interpréta ces hallucinations comme la preuve de l'homosexualité inconsciente de Schreber. Mais Lothane¹¹² conclut après un examen minutieux des « Mémoires » de Schreber que Freud « a manipulé les événements décrits par Schreber et les a transformés pour qu'ils correspondent à sa théorie¹¹³ ». Ces distortions comprenaient l'imputation à Schreber de désirs homosexuels sous les prétextes les plus douteux et le silence observé par Freud sur la rage de Schreber à l'encontre de son psychiatre lorsque celui-ci l'avait fait interner dans un asile pour incurables (Schreber avait déjà été traité et guéri par ce même psychiatre dix ans plus tôt). Après que son délire se fut stabilisé en une série d'hallucinations inoffensives, Schreber lutta plusieurs années pour obtenir sa sortie de l'asile. Utilisant de brillants arguments juridiques pour sa défense, il obtint finalement gain de cause devant une cour allemande, en dépit des protestations entêtées du directeur de l'asile.

Quoi qu'il en soit, Freud a évidemment considéré que le portrait d'un Moritz Schreber despote et persécutant ses enfants ne pourrait qu'affaiblir son hypothèse d'une homosexualité et d'un complexe d'Œdipe inversé à l'origine de la maladie du fils. Un père tellement supérieur, dit Freud, était évidemment propice à sa transformation en Dieu dans la mémoire affectueuse de son fils¹¹⁴. En effet, selon Freud, c'est « le fait que la tonalité du complexe paternel était positive » et « sans nuages » qui permit finalement à Schreber d'accepter ses fantasmes homosexuels et de parvenir de la sorte à une guérison partielle¹¹⁵. Le « tyran domestique » fut donc transfiguré par Freud en l'« excellent père » de l'histoire de cas publiée.

111. D. P. Schreber, *op. cit.*, p. 63.

112. Z. Lothane, *op. cit.*

113. Z. Lothane, *op. cit.*, p. 221.

114. S. Freud, *op. cit.* (1911), p. 52.

115. S. Freud, *op. cit.* (1911), p. 78.

L'Homme aux rats comme vitrine de la psychanalyse¹¹⁶

Frank J. Sulloway

Même les récits de cas soignés par Freud les plus complets et apparemment les plus réussis sont entachés par des « constructions » incertaines et par l'absence d'un suivi adéquat. Le cas de l'Homme aux rats illustre particulièrement bien cette affirmation. Freud fut amené à publier cette histoire parce qu'il lui fallait prouver au monde que la psychanalyse pouvait obtenir des résultats thérapeutiques satisfaisants¹¹⁷. Comme l'Homme aux rats avait consulté auparavant Julius von Wagner-Jauregg, l'éminent psychiatre et collègue de Freud à l'Université de Vienne, son cas constituait une mise à l'épreuve tout à fait décisive

116. Extrait de « Reassessing Freud's Case Histories », *Isis, the Journal of the History of Science Society*, vol. 82 (1991), p. 245-275. Texte traduit de l'américain par Marie-Cécile Kovacs.

117. P. J. Mahony, *Freud and the Rat Man*, New Haven, CT, Yale University Press, 1986.

des dons thérapeutiques de Freud. Avant le mois d'octobre 1908, lorsqu'il consacra une communication à ce cas au premier Congrès de psychanalyse de Salzbourg, il n'avait toujours pas publié les résultats d'une psychanalyse réussie. Si étonnant que cela puisse paraître, on ne savait pas s'il avait réussi des analyses depuis que Dora s'était enfuie de son cabinet en 1900. « Je n'ai pas de cas fini et qui puisse être considéré comme un tout », apprit-il à Carl Jung dans une lettre du 19 avril 1908, une semaine seulement avant le Congrès de Salzbourg¹¹⁸. Freud avait aussi envisagé de présenter des extraits du récit du cas du petit Hans, dont il supervisait alors le traitement. Mais le petit Hans refusa d'être guéri à la date prévue, et l'Homme aux rats devint, par défaut semble-t-il, la première communication publique de Freud portant sur une guérison psychanalytique.

L'Homme aux rats, qui s'appelait en réalité Ernst Lanzer, vint voir Freud pour la première fois en octobre 1907. Il se plaignait de peurs obsessionnelles et de troubles compulsifs. La principale peur de Lanzer était qu'il allait arriver quelque chose de terrible aux deux personnes qui comptaient le plus pour lui – son père et une amie qu'il devait finir par épouser. Cette peur avait été causée par un récit impressionnant, portant sur une horrible torture chinoise, qu'il tenait de la bouche d'un collègue officier dans l'armée. Cette torture consistait à attacher un grand pot au niveau des fesses de la victime dénudée, enchaînée et incapable de bouger. Juste avant d'attacher le pot, le bourreau y dépose un gros rat affamé. Puis, on introduit un tisonnier chauffé à blanc à travers une petite ouverture pratiquée dans le fond du pot afin de faire peur au rat. De terreur, le rat recule, griffe les fesses de la victime et, en désespoir de cause, finit par tenter de se frayer un chemin à travers l'anus de sa victime. Au terme de cette torture macabre, le rat et la victime meurent tous les deux, l'un par étouffement, l'autre par hémorragie.

Freud réussit à comprendre la nature de l'obsession de Lanzer par les rats en interprétant ce que son patient associait au mot allemand *Ratten* (rats). Au cours de son analyse, Lanzer avait révélé que son père avait été un joueur invétéré qui avait perdu un jour, en jouant aux cartes, une somme d'argent qu'il n'avait pu rembourser. Son père était donc un *Spielratte*, c'est-à-dire un « rat de jeu ». Selon Freud, Lanzer avait

118. S. Freud et C. G. Jung, *The Freud/Jung Letters. The Correspondence Between Sigmund Freud and Carl Gustav Jung*, W. McGuire, dir., Princeton, N. J., Princeton University Press, 1974, p. 141.

également associé directement le mot « rats » à l'argent, par le biais du mot *Raten* (acomptes). Le rapport entre les rats et l'amie de Lanzer se cachait derrière une association – écran, le verbe *heiraten* (se marier). Mais le lien le plus déterminant, dans l'analyse de Freud, était que son patient identifiait les rats aux enfants et plus précisément à un épisode de sa propre enfance au cours duquel il avait *mordu* quelqu'un et avait été puni par son père à cause de cela. Selon l'analyse de Freud, Lanzer s'était *lui-même* identifié à un rat. Comme Freud, dans une publication antérieure¹¹⁹, avait soutenu que les enfants s'imaginent parfois que les rapports sexuels se font par voie rectale, la signification de l'obsession des rats dont souffrait Lanzer n'avait plus de mystère. Lanzer – en tant que rat et mordeur – avait un fantasme inconscient de rapport anal avec son père et sa petite amie. Cette effroyable pensée, refoulée dans l'inconscient par Lanzer, avait été la cause de ses symptômes obsessionnels. En dernière analyse, son motif psychologique était l'agressivité de Lanzer à l'égard de son père dont Freud pensait, sur la base d'une reconstruction psychanalytique supplémentaire, qu'il avait interrompu la vie sexuelle précoce de son fils et l'avait menacé de castration. Selon Freud, la communication de cette reconstruction œdipienne « avait mené à la restauration complète de la personnalité du patient, et à la suppression de ses inhibitions¹²⁰ ».

Mahony a mis en évidence de nombreuses et importantes contradictions entre le récit de cas publié par Freud et ses notes d'analyse retrouvées dans ses papiers après sa mort. Selon Mahony, qui est lui-même analyste et qui adhère aux principes de la psychanalyse, la version du cas publiée par Freud présente les faits de façon « confuse » et « inconsistante », et comporte des omissions « flagrantes ». En particulier, Freud accorde une importance exagérée au rôle du père au détriment de celui de

119. S. Freud, « On the sexual theories of children » (1908), *Standard Edition*, 9, 209-226, Londres, Hogarth Press, 1959.

120. S. Freud, « Notes upon a case of obsessional neurosis » (1909), *Standard Edition*, 10, 153-318, Londres, Hogarth Press, 1955. p. 155.

121. P. J. Mahony, *op. cit.*, p. 32, 34, 216. Lors d'une des séances du groupe psychanalytique de Vienne en 1907, Rank avait lui aussi critiqué l'interprétation par Freud du cas de l'Homme aux rats parce qu'elle surévaluait le rôle du père : cf. H. Nunberg et E. Federn, ed., *Minutes of the Vienna Psychoanalytic Society*, vol. 1, tr. M. Nunberg avec H. Collins, New York, International Universities Press, 1962, p. 233.

la mère¹²¹. Mahony montre aussi que Freud a donné un aperçu trompeur de la durée du traitement de son patient. Les notes d'analyse révèlent que Freud a suivi son patient quotidiennement pendant à peine un peu plus de trois mois. L'analyse a été irrégulière les trois mois suivants et tout au plus sporadique après cela. (Il n'y a aucune de trace de traitement passé les six premiers mois, en fait.) Freud a pourtant prétendu avoir traité son patient « pendant plus de onze mois », ce qui selon Mahony est tout à fait impossible et représente donc une distorsion « délibérée » de sa part¹²².

Dans la version publiée du cas, Freud a commis une autre manipulation de la chronologie à propos d'une de ses reconstructions les plus importantes. Le 27 décembre 1907, Lanzer avait raconté à Freud qu'il avait l'habitude d'ouvrir la porte de son appartement entre minuit et une heure du matin, apparemment pour laisser entrer le fantôme de son père. Après cela, Lanzer observait son pénis, parfois au moyen d'un miroir¹²³. Dans la version publiée du cas, Freud élaborait, à partir de cette information, l'interprétation suivante :

« À partir de ces indications et d'autres données du même ordre, je me suis risqué à une construction selon laquelle, lorsqu'il avait moins de six ans, il s'était rendu coupable d'une incartade sexuelle en rapport avec la masturbation et il en avait été sévèrement puni par son père. Cette punition, selon mon hypothèse, avait certes mis fin à ses pratiques masturbatoires mais lui avait, d'un autre côté, laissé une rancune tenace à l'égard de son père, et avait donné à ce dernier, de toute éternité, un rôle d'importun dans la vie sexuelle du patient¹²⁴. »

De toute évidence, Freud a pensé que proposer cette construction après avoir entendu l'histoire du fantôme était plus logique, et c'est ainsi qu'il présente les choses dans son récit. En réalité, il avait proposé cette construction un mois auparavant. Mahony en conclut que « la construction offerte par Freud à l'Homme aux rats devient en cours de route une reconstruction fictionnelle donnée à lire au lecteur¹²⁵ ».

Ces reconstructions fictionnelles sont particulièrement fréquentes aux moments clés du raisonnement de Freud et elles influencent de

122. P. J. Mahony, *op. cit.*, p. 69, 81, 215.

123. S. Freud, *op. cit.* (1909), p. 302-303.

124. S. Freud, *ibid.*, p. 205.

125. P. J. Mahony, *op. cit.*, p. 74.

126. A. Grünbaum, « The role of the case study method in the foundations of psychoanalysis », *Canadian Journal of Philosophy*, 1988.

manière subtile mais significative ce qui nous est rapporté des propos de l'Homme aux rats¹²⁶. Il était important pour lui de montrer, par exemple, que la sexualité de l'Homme aux rats avait été libérée par la mort de son père. Dans son récit, il raconte que l'Homme aux rats, lorsqu'il avait vingt et un ans, avait été envahi par « un besoin compulsif » de se masturber, « peu de temps après la mort de son père ». La version des notes d'analyse est bien différente.

« Il [Lanzer] commença [à se masturber] autour de vingt et un ans – après la mort de son père, comme je lui ai demandé de me le confirmer –, parce qu'il en avait entendu parler et qu'il en avait ressenti de la curiosité¹²⁷. »

Le patient n'évoque pas, semble-t-il, un « besoin compulsif » de se masturber. Bien plus, le lien entre la masturbation de l'Homme aux rats et la mort de son père a été en grande partie créé par Freud et non pas proposé spontanément par son patient par « libre association d'idées ». Afin de rendre son interprétation encore plus convaincante, Freud a supprimé le mot « autour » du membre de phrase originel (« autour de vingt et un ans ») et a inséré les mots « peu de temps » dans le membre de phrase « après la mort de son père »¹²⁸. En réalité, le père était mort deux ans auparavant, quand Lanzer avait dix-neuf ans.

Le cas de l'Homme aux rats se caractérise également par une exagération de son résultat thérapeutique. Freud a prétendu avoir guéri son patient et l'avoir amené à « la restauration totale de sa personnalité », ce qui est fort peu plausible, pour plusieurs raisons. Premièrement, Lanzer a interrompu son analyse avec Freud après une assez courte période et bien avant la complète résolution de son transfert. Juste après avoir terminé d'écrire la version publiée du cas, en octobre 1909, Freud confiait à Jung que son patient avait toujours des problèmes.

« Il affronte l'existence avec courage et intelligence. L'endroit où il est encore accroché (père et transfert) s'est distinctement montré dans la conversation avec cet homme intelligent et plein de reconnaissance¹²⁹. »

Étant donné que la névrose de Lanzer était supposée être centrée autour de son complexe paternel, il est très difficile d'imaginer comment Freud a pu considérer son patient « guéri » après une analyse

127. S. Freud, *op. cit.*, 1909, p. 261.

128. *Ibid.*, p. 203.

129. S. Freud et C. G. Jung, *op. cit.*, 1974, p. 255.

si brève, s'achevant sur un transfert non résolu. Tout au plus Freud a-t-il pu espérer faire cesser chez son patient le symptôme de l'obsession des rats, ce qui fut apparemment le cas. Mais il ne pouvait guère s'attendre à une complète disparition de toute la série d'obsessions et de compulsions qui avaient monopolisé la vie psychique de son patient depuis l'enfance¹³⁰. Comme le résume Mahony¹³¹, « Freud a mêlé des intuitions décisives à des affirmations exagérées », dont certaines « étaient le produit de son désir de défendre et de promouvoir la nouvelle discipline¹³² ». L'Homme aux rats – guéri ou non – a été manifestement utilisé comme une vitrine pour le mouvement psychanalytique naissant. Que ce soit bien à ce titre que ce cas est entré dans l'histoire (et qu'il y est resté aux yeux des fidèles), c'est ce que montre la conclusion de Peter Gay, selon qui « il a servi à étayer de manière brillante les théories de Freud, particulièrement celles qui postulaient que la névrose est enracinée dans l'enfance... Freud n'était pas assez masochiste pour ne publier qu'un ensemble d'échecs¹³³ ». Comme le patient est mort pendant la Première Guerre mondiale, il n'y a pas eu de suivi sur ce cas nous permettant d'évaluer les conséquences sur le long terme de la thérapie brève pratiquée par Freud.

129. Dans un article sur ses procédures psychanalytiques, Freud soutient que, pour être couronnée de succès, une psychanalyse doit durer entre six mois et trois ans (« Freud's psycho-analytic procedure » (1904), *Standard Edition*, 7, 149-54, Londres, Hogarth Press, 1953, p. 254). À ce compte-là, un sévère cas de névrose obsessionnelle, comme celui de l'Homme aux rats, aurait certainement nécessité plusieurs années de traitement de la part de Freud.

131. P. J. Mahony, *op. cit.*, 1986.

132. *Ibid.*, p. 213.

133. P. Gay, *Freud : A Life for Our Time*, New York, Norton, 1988, p. 267.